DEO ADJUVANTE
NON
TIMENDUM

XAVIER UNIVERSITY
LIBRARY
NEW ORLEANS, LA.

CLASS.....
AUTH.....
ACCES.....

DONATED BY

_____

WITHDRAW
WITHDRAW

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/lanuitdehaschich0000unse

OUVRAGES DÉJA PARUS :

CLAUDE FARRÈRE :

La Nuit en mer.

MYRIAM HARRY :

La Nuit de Jérusalem.

J. KESSEL :

Les Nuits de Sibérie.

FRANCIS JAMMES :

Les Nuits qui me chantent...

PIERRE MAC ORLAN :

Nuits aux bouges.

LOUIS BERTRAND,
de l'Académie française :

Nuits d'Alger.

LA NUIT DE HASCHICH ET D'OPIUM

DU MÊME AUTEUR :

La vie amoureuse de Messaline.
(Collection « Leurs Amours ».)

MAURICE MAGRE

LA NUIT DE HASCHICH ET D'OPIUM

ERNEST FLAMMARION

Xavier University Library
New Orleans, LA 70125

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Copyright, 1929, by Ernest Flammarion.

LES MAUVAIS PRÉSAGES

Je soulevai la gaze bleuâtre qui ondoyait devant ma fenêtre. Un vol d'oiseaux noirs, sortant des palmiers du jardin, raya lentement le ciel, traîna au-dessus des mâtures éparses de la rade et se perdit sur la gauche, dans le moutonnement doré de la plage.

— Un présage de mauvais augure, pensais-je.

Et j'établis un rapport entre la couleur de

ces oiseaux et la couleur noire de l'opium dont l'ivresse devait m'être révélée le soir même. La soirée d'opium s'annonçait mal !

Car j'ai toujours cru qu'une sage providence nous informe par un petit signe, quand nous jetons notre premier regard sur les choses, si la journée sera heureuse ou malheureuse.

A peine avais-je perdu de vue les oiseaux qu'un brahmane mendiant que je connaissais passa sur l'avenue. Il se protégeait du soleil en tendant son éventail en feuilles de latanier et parfois il agitait ses haillons. Il s'arrêta une seconde devant ma porte, il leva la tête et m'aperçut. Il louchait affreusement. Il fit une grimace bizarre et je me retirai aussitôt, car j'étais à peu près nue. Je murmurai :

— Encore un présage de mauvais augure !

Et au même instant un taré, une trompette aux accents déchirants qui annonce les deuils, résonna du côté de la terre dans le quartier hindou.

J'avais vu aussi le brahmane aux yeux louches lever son éventail et grimacer de mon côté et j'avais entendu au loin le taré, d'abord le matin de mon mariage et ensuite le matin du jour où j'avais découvert et où j'avais lu les lettres adressées à mon mari par une certaine Juliette Romano, lettres qui légitimèrent mon divorce.

La déchirante trompette évoqua pour moi avec une saisissante vérité cette journée décisive dans ma vie.

J'ai remarqué que, lorsqu'on vient de prendre son bain et qu'on ne s'est pas encore habillé, l'âme a une tendance à paraître nue, comme le corps. Car notre

âme vraie, même pour nous-mêmes, ne se montre qu'à de rares intervalles et de préférence le matin.

En vérité, je n'aimais plus mon mari quand je trouvai les lettres et appris qu'il était l'amant d'une aventurière récemment installée à Pondichéry. Il m'avait à peu près ruinée. Cela n'est pas d'une grande importance. Mais je sentais qu'il allait détruire ma fortune intérieure, celle qui est faite de la confiance en soi et de la confiance dans la vie. La crainte de cette ruine invisible avait tué mon amour. Je ne lui en voulais pas de quelques bassesses que j'avais surprises. On ne s'attache pas à un homme à cause de ses sentiments élevés. Mais je lui gardais rancune de ne m'avoir considérée que comme une femme légitime, de m'avoir méconnue comme amoureuse.

Je ne l'aimais plus, certes, et je souffris pourtant en apprenant que lui aussi ne m'aimait plus.

Le taré annonciateur de mort se traînait lugubrement ce jour-là comme aujourd'hui et aggravait ma peine. Je me souviens du désir de certitude qui m'anima, de ma voix aigre pour appeler Scheik Sultan et mes télingas, de la façon dont je traversai le jardin et dont je tombai dans mon palanquin en criant une adresse. Je me souviens de mon entrevue avec celle qu'on m'avait dépeinte comme une redoutable aventurière, une fille capable de tout, créée exprès par Dieu pour briser les foyers et damner les hommes. Juliette Romano était une timide personne aux yeux bleus, au regard un peu fuyant qui aurait eu l'air d'une institutrice anglaise pleine d'innocence si un je

ne sais quoi dans le ton laiteux du cou, dans la rondeur solide des seins sous le corsage, n'avait pas trahi une ardeur cachée et une facilité à l'abandon. Après cinq minutes de conversation elle m'avait demandé pardon et avoué tout ce que je voulais savoir. Je la quittai sans lui avoir dit une parole blessante et durant les heures qui suivirent je maudis avec plus d'ardeur le joueur de taré qui ne cessa de me déchirer les oreilles pour un deuil inconnu que la timide créature de proie qui venait de me prendre mon mari.

Maintenant tout cela était si loin ! D'ailleurs il n'y a que le présent qui compte. Mais le présent, c'était un vol d'oiseaux noirs s'élevant de droite à gauche, c'était un brahmane mendiant qui venait loucher sur ma porte, c'était une trompette qui

annonçait la mort d'un hindou dans une misérable case en terre battue.

C'était même plus que cela, je me le rappelai soudain. C'était une bête à bon Dieu que j'avais écrasée la veille par inadvertance, c'était une chemise que mon ayah m'avait présentée renversée au moment où j'allais la mettre, c'était un jeu de dominos avec lequel jouaient des enfants, au pied de la statue de Dupleix et dont chaque domino avait été enveloppé par eux dans du papier, ce qui, chacun le sait, est le signe annonciateur de grandes calamités.

Jamais il n'y avait eu contre moi autant de présages contraires, jamais je n'avais été informée avec autant de certitude du mauvais sort qui me guettait.

Dans la pure lumière du matin je vis

nettement ce qu'il me fallait faire. Je devais trouver un prétexte, refuser l'invitation de lord Portman, ne pas aller fumer l'opium à Chillambaram.

Rien n'était plus facile. Je n'avais qu'à écrire deux lettres d'excuse, l'une pour lord Portman, l'autre pour la comtesse Aurélia qui devait nous accompagner.

Est-ce qu'il n'y avait pas, d'ailleurs, quelque chose de bizarre dans l'insistance que la comtesse Aurélia avait mise à me prier d'accepter cette partie de plaisir ? La comtesse Aurélia avait les lèvres trop minces et le front trop étroit. Ses cheveux noirs frisaient naturellement et luisaient comme un plumage de corbeau. Est-ce que ce ne sont pas là les caractéristiques d'une influence néfaste ? Elle me haïssait, j'en étais sûre, parce que j'avais vingt ans

et qu'elle en avait trente-cinq, peut-être davantage. Pourquoi vantait-elle tout d'un coup la magnificence de la pagode de Chillambaram, elle qui n'avait fait aucun cas, jusqu'ici, des monuments antiques de l'Inde et qui semblait parfaitement ignorante des beautés de l'architecture et de toute beauté, en général ? Pourquoi se montrait-elle si passionnément désireuse de me voir danser, elle qui s'était moquée dans tout Pondichéry et dans tout Madras de ma prétention à apprendre les danses rituelles des bayadères ? Pourquoi m'avait-elle dépeint, la veille, avec tant d'éloquence la volupté de fumer l'opium dans un décor de rêve, elle qui m'avait dit, quelques mois auparavant, avoir horreur de cette drogue et de tous ceux qui la fumaient ?

Est-ce qu'il n'y avait pas quelque chose de bizarre dans cette réunion à Chillambaram de trois hommes qui avaient été également amoureux de moi et également déçus dans leurs désirs ? Sur quoi reposait leur soi-disant amitié si ce n'est sur leur commune envie de parler de moi, de me calomnier ensemble et de s'affirmer après avoir bu ou fumé que l'un ou l'autre m'aurait tôt ou tard, maintenant que j'étais divorcée. Car ces trois hommes ne se quittaient plus. Quand ils n'étaient pas en croisière le long de la côte de Coromandel ou quand ils ne chassaient pas dans les forêts de Trivatore, ils s'enivraient de compagnie. Lord Portman était buveur d'alcool, le rajah de Tanjore était fumeur d'opium et le prince Vanini atteignait les paradis artificiels avec des pilules de haschich que

lui fabriquait un médecin bengali de Madras. C'était en vivant dans leur compagnie que mon mari s'était détaché de moi ; c'était avec eux qu'il avait perdu une partie de ma fortune dans les tripots de Madras. Je ne leur en voulais pas et j'avais même la faiblesse de les voir parce qu'il n'y a pas de chose insensée que l'on ne fasse pour échapper à l'ennui.

Mais est-ce qu'il n'y avait pas quelque chose de bizarre dans la recommandation que m'avait faite lord Portman de n'emmener avec moi ni le fidèle Scheik Sultan, qui marchait toujours en tête de mes porteurs de palanquin, ni ma femme de chambre créole qui m'aurait été si utile pour changer de robe ?

— Vous trouverez à Chillambaram tout le personnel nécessaire, avait-il dit. Je vous

promets une nuit comme vous n'en aurez jamais passée.

Et en disant ces mots il avait promené sa langue sur ses lèvres lippues et il m'avait fait penser à une bête fauve qui va faire un repas de chair crue.

Il avait ajouté aussitôt, comme pour me rassurer :

— Vous ne risquez absolument rien, la comtesse Aurélia ne vous quittera pas.

— Que risquerai-je ? avais-je dit aussitôt en mettant sur mon visage une innocence glacée.

— Rien d'autre que de n'avoir pas des mains expérimentées pour ôter votre robe et revêtir le costume de la bayadère Cammatatchi.

Et il s'était mis à rire de ce rire lointain qui lui est habituel pendant que ses

yeux se dépouillaient de toute expression humaine, au point de faire penser que son esprit n'habitait plus son corps.

Car la soirée à Chillambaram était organisée pour me voir danser. J'en avais fait la promesse imprudente, chez la comtesse Aurélia, un soir que Lucilio Vanini, sa boîte aux pilules à la main, venait de décrire les merveilles architecturales de Chillambaram et me faisait honte de n'avoir jamais franchi les quarante-neuf milles qui séparent l'antique pagode, de Pondichéry. Ce même soir j'avais manifesté au rajah de Tanjore le désir de connaître une fois les effets de l'opium. Lord Portman, toujours prompt à multiplier les occasions de me revoir, avait proposé d'organiser un dîner et une nuit dans la pagode. Il se chargeait d'acheter les

brahmanes et de leur faire vider les lieux dans toute l'étendue de la vaste enceinte des murs. Il se chargeait de faire nettoyer deux ou trois salles devant l'étang sacré et d'y organiser une fumerie confortable à l'abri des moustiques, des lézards et des serpents. Nous aurions un orchestre et des danseuses comme intermède, mais à la condition que j'animerais cette fête d'art en dansant dans le même costume et au même endroit où avait dansé autrefois la célèbre bayadère Cammatatchi.

J'avais accepté. Tout le monde avait poussé des cris de joie. Lord Portman avait ajouté :

— Nous serons tranquilles. J'amènerai ma panthère pour nous garder.

Puis, les yeux fixes, il était tombé dans une méditation profonde comme le néant.

Et maintenant le jour était venu du départ pour Chillambaram et la destinée m'envoyait toutes sortes d'avertissements pour m'inciter à ajourner ce départ.

Je m'habillai avec lenteur. Je tournai plusieurs fois dans ma chambre. J'allais écrire les lettres d'excuse. Je n'irais pas à Chillambaram,

Je m'affirmai à moi-même que ce qui me guidait était seulement l'impérieuse mise en demeure de la destinée et non le ridicule sentiment bourgeois qui vient de la peur de se compromettre.

Je n'ai jamais eu peur de me compromettre, ni en France avant mon mariage, ni depuis mon arrivée à Pondichéry. J'estime qu'une mauvaise réputation bien établie est une des conditions du bonheur. On porte cette mauvaise réputation comme

une armure dont l'étincellement éloigne de vous les personnages médiocres et ennuyeux. Sur elle glissent les flèches de la calomnie et elle permet de vaincre le plus redoutable des ennemis de notre plaisir qui est notre timidité naturelle.

J'errais dans le jardin sous mon parasol et j'allais remonter pour écrire les lettres quand j'entendis le cri prolongé que poussent les porteurs de palanquin quand ils s'arrêtent.

Derrière la grille j'aperçus le visage aux dix mille plis de la comtesse Aurélia.

— Eh bien ! êtes-vous prête ? On vient de tirer le canon du yacht pour nous avertir.

Je me précipitai vers la porte pour dire ma résolution.

— Non, non, je ne m'arrête pas, dit la

comtesse avec une volubilité volontaire. Vous savez que je n'aime pas être en retard. Lord Portman vous envoie cette petite boîte d'or que vous devez mettre autour du cou. C'est une surprise. Mais il ne faudra l'ouvrir que ce soir. Et puis, une nouvelle ! une mauvaise nouvelle peut-être, ou une bonne, je ne sais pas. Mir, le fils du rajah, sera des nôtres. Son père l'amène parce qu'il a demandé, paraît-il, à vous voir danser. Mais j'ai peur qu'un spectateur de plus ce ne soit trop pour votre timidité.

Elle se mit à rire et avant que j'aie pu répondre, elle avait fait signe à ses télingas de se mettre en marche.

Je restai immobile considérant les fleurs chinoises du parasol de soie que j'avais abaissé. Je tenais dans ma main gauche une petite boîte dorée suspendue à une chaîne

ancienne que la comtesse Aurélia m'avait tendue à travers la grille et que je passai machinalement autour de mon cou. Comme les fleurs du parasol étaient singulières! Il y avait dans le calice de chacune d'elles le visage d'un étudiant à l'université de Madras, le visage de Mir, le fils du rajah de Tanjore, Mir aux yeux impénétrables, vingt ans comme moi, peut-être dix-neuf, que j'identifiais dans mon esprit avec le Rama des poèmes hindous et auquel je donnais ce nom quand je pensais à lui.

Je me mis à courir dans le jardin.

— Scheik Sultan ! criai-je.

Puis je réfléchis qu'il était vain de courir et que le yacht ne partirait pas sans moi.

La robe de bayadère avait été emballée la veille à tout hasard.

Je jetai un châle sur mes épaules, je mis

du rouge sur mes lèvres. Déjà j'entendais le bruit de la grille qui s'ouvrait et le pas des porteurs de palanquin sur le gravier de l'allée.

Et à la minute exacte où, assise au milieu des coussins, je levais la main pour ordonner le départ, un enfant hindou en sueur qui n'avait pour vêtement qu'un pagne et un turban rouge montra sa tête à la portière. Les porteurs commençaient à courir. Il me lança sur les genoux un morceau de papier plié en quatre. Je l'ouvris. Il y avait ces mots tracés en français dans une écriture renversée, qui semblait volontairement déguisée :

« Il ne faut pas aller à Chillambaram. »

Je regardai en arrière par la portière du palanquin. Très loin, sur l'avenue, il y avait un petit hindou qui courait à toutes jambes

dans la direction inverse à celle que je suivais. Comme mes porteurs s'étaient élancés très vite, quelques secondes avaient suffi pour que le turban rouge ne soit plus qu'un point presque imperceptible.

Je pensai qu'il était trop tard pour revenir en arrière et tenter de rattraper le messager. Sa fuite indiquait, d'ailleurs, qu'il était chargé de me remettre cette lettre énigmatique et de disparaître sans explication.

Je froissai le mot avec un peu d'irritation, car je ne voyais pas du tout de qui il pouvait venir et la curiosité insatisfaite est pour moi analogue à une brûlure morale.

Mais quelle envie j'avais maintenant de cette nuit d'opium à Chillambaram! Tous les dieux de l'Inde sortant du mystère de leurs pagodes, et tendant devant moi leurs bras innombrables, ne m'auraient pas

arrêtée, quand je m'élançai, légère, le long de l'interminable débarcadère de Pondichéry. L'énigme d'un danger inconnu m'appelait avec autant de force que l'énigme des yeux noirs de Mir. Ah ! la beauté de ce qu'on ne sait pas et de ce qui vous sera révélé peut-être, que ce soit le bien ou le mal !

Le vent faisait claquer ma robe. Une odeur d'herbes pourries alternait avec le souffle enivrant de la pleine mer. Et sur le canot qui m'emportait vers le yacht, au battement régulier des rames, parmi les faces ennuyeuses et bornées des marins anglais, je m'imaginais voguer vers de dangereux pirates qui m'avaient faite captive grâce à une incompréhensible ruse et dont j'allais être la proie.

LA BAYADÈRE CAMMATATCHI

Je crois que tous les événements pourraient toujours être déduits à l'avance, être lus dans l'atmosphère par un être clairvoyant qui saurait projeter avec art son intuition autour de lui.

J'aurais dû comprendre et prévoir. Tout était arrêté irrévocablement dans l'esprit des trois hommes tourmentés par le désir et de la femme au visage plissé comme une pomme brûlée au soleil.

Il y eut d'abord l'insistance inusitée qu'ils mirent à me faire boire pendant le déjeuner sur le pont. Puis la manière dont ils répétèrent tous que Mir avait préféré faire la route à cheval, malgré la chaleur de la journée et qu'il nous rejoindrait à Porto Novo où nous devions débarquer. Il y eut le rire, aigu comme une épée, de la comtesse Aurélia, rire qu'elle voilait tout à coup quand elle se rappelait qu'il fallait déguiser sa perfidie. Elle mettait alors sur sa physionomie une expression de bonhomie et elle s'efforçait de devenir pareille à une pomme souriante dépourvue de toute acidité.

Il y eut des propos dont je ne compris pas le sens et qui les firent beaucoup rire. Il y était question d'une partie de cartes, d'un enjeu, d'une fortune gagnée ou perdue, mais je n'arrivai pas à comprendre quel

était le gagnant ou même si la partie avait déjà eu lieu.

Le prince Vanini nous racontait par morceaux à la comtesse Aurélia et à moi des histoires relatives à l'antiquité de Chillambaram, à ses richesses fabuleuses, à ses milliers de prêtres, à ses splendeurs disparues. Il parlait avec un certain mystère dans la voix comme si chaque chose qu'il disait avait le caractère d'un secret. Tout ce qu'il savait, il le tenait du rajah qui hochait la tête pour approuver, de temps en temps. Car le rajah ne parlait presque jamais quand plusieurs personnes étaient réunies et il disait lui-même qu'il ne lui était possible de s'exprimer que devant un seul interlocuteur. Le prince Vanini, au contraire, n'avait de faconde que devant un nombreux auditoire.

Et il y eut aussi l'histoire de la bayadère Cammatatchi qui aurait dû me donner l'éveil. La voix du prince, quand il en parla, devint encore plus basse et lord Portman, qui se promenait de long en large en fumant un cigare, s'arrêta et je vis ses grosses lèvres s'agiter nerveusement d'une façon si répugnante que je fus obligé de me détourner.

La bayadère Cammatatchi était une prêtresse de Siva le destructeur, le troisième dieu de la trinité hindoue. Elle était tellement belle que sa renommée s'étendait dans toute l'Inde et que les pèlerins venaient des lieux les plus éloignés du Deccan pour la contempler. Mais elle avait dans le visage une expression qui poussait au désespoir. Une incitation à la mort était dans les lignes de son corps. Beaucoup de pèlerins

qui l'avaient vue offraient leur vie à Siva.

Or, le rajah de Tanjore, un aïeul de celui qui fumait un cigare à côté de moi et ne me quittait pas des yeux, devint amoureux de la bayadère. La merveilleuse Cammatatchi qui, en vertu de sa profession de bayadère sacrée, se donnait à tous ceux qui apportaient à la pagode d'importantes offrandes, se refusa par caprice au rajah de Tanjore.

— L'aïeul de notre excellent ami, dit le prince en désignant le rajah qui baissa les yeux modestement, était un homme singulièrement cruel. Il résolut d'avoir la bayadère malgré elle et de la punir de son refus. C'était le jour de la fête de Sidambara.....

— Je ne me trompe pas? demanda le prince en se tournant vers le rajah, qui fit signe que non d'un mouvement de son cigare.

— Le jour de cette fête, Sidambara, qui est une incarnation de Siva, apparaît à ses initiés.

— Et alors ? fis-je, car le prince s'était arrêté.

Le yacht venait de contourner le banc de roches de Cooleroon et nous étions en vue de Porto Novo.

Lord Portman, qui était incliné sur le bastingage, nous cria :

— Je crois que j'aperçois Mir, sur la jetée. Il est arrivé avant nous !

Tout le monde se leva. Je regardai dans la direction de la côte. Je distinguai quelques torses d'Hindous assis sur le sable. Je vis un homme, un bâton à la main, qui poussait devant lui trois zébus. Il n'y avait pas trace de cavalier.

Le prince Vanini, après avoir regardé de

mon côté et échangé un regard complice avec le rajah et la comtesse, murmura à demi-voix :

— Oui, je crois bien que Mir est arrivé le premier.

Et il se mit à rire servilement en se tournant vers lord Portman, de ce rire excessif que ne commande pas la gaîté mais le désir de la flatterie pour une plaisanterie médiocre dont on veut rehausser la valeur par l'approbation.

Il ajouta :

— Je terminerai ce soir l'histoire de Cammatatchi.

Lord Portman avait en effet plaisanté ou il s'était trompé. Mir ne nous attendait pas à Porto Novo. Personne ne s'en étonna et son père déclara avec légèreté qu'il nous rejoindrait sans doute à Chillambaram.

L'après-midi ne touchait pas encore à sa fin, mais nous avions encore huit kilomètres à franchir à travers les terres pour atteindre le premier gopuram de la pagode, bâtie à quelque distance du village, à l'orée de la jungle.

Des palanquins, des chevaux, une escorte nous attendaient. La comtesse Aurélia et moi devions faire le trajet en palanquin. Je proposai par politesse de monter avec elle dans le même palanquin magnifique où, au milieu d'un ruissellement de coussins, quatre personnes auraient tenu à l'aise. A ma grande surprise, elle refusa. Elle objecta la grande chaleur, une légère migraine qu'elle sentait autour de ses tempes et qu'elle pensait guérir en sommeillant un peu. Puisqu'il y avait deux palanquins, elle préférait en avoir un pour elle toute seule. Et comme

j'insistais, elle me tourna le dos, s'installa dans le premier palanquin et referma la portière assez brusquement.

— Quelle sotte pimbèche ! pensais-je à part moi sans comprendre cette manière d'agir qui n'était pas dans ses habitudes.

On partit.

Il était temps encore de revenir en arrière. N'étais-je pas avertie ? Sans être bien perspicace, il n'en fallait pas davantage pour y voir clair. Mais il est à remarquer que, lorsque nous tombons dans un piège, c'est en vertu d'une faculté d'aveuglement qui nous est propre et nous bande pour un temps les yeux.

Les porteurs de palanquin ont un chantonnement rythmé, plein de vague poésie qui invite d'abord à la mélancolie, ensuite au sommeil. Mon aveuglement et ma quiétude

se combinèrent si bien avec la voix chantante des télingas et le balancement qu'ils imprimaient au palanquin, que je m'endormis.

Quand je me réveillai le palanquin était arrêté. Il y avait presque une heure que je dormais. Le prince Vanini et le rajah étaient en train de descendre de cheval et lord Portman, debout à côté de la portière, me considérait de ses yeux vides. Ses lèvres tremblaient légèrement et elles me parurent tellement rouges, tellement épaisses et sensuelles que je sentis mon cœur se soulever de dégoût.

— L'on dit qu'un bon sommeil est le signe d'une conscience tranquille, dit-il.

Et comme j'ouvrais la portière pour descendre, il ajouta à voix basse :

— Vous qui êtes la cause de toutes mes nuits d'insomnie !

J'étais confuse et surprise. Je regardai autour de moi. Nous étions au bas d'une côte raide. Je distinguai au sommet une énorme enceinte rougeâtre, des tours, des successions de gopurams couverts de sculptures dont l'ensemble formait la pagode de Chillambaram, vaste comme une cité.... Sur ma droite à une assez grande distance était le village avec une seule maison à un étage dominant les toits en chaume de palmier et qui devait être le bungalow des voyageurs. Une grande quantité d'Hindous nous regardaient craintivement. A gauche, les serviteurs de lord Portman formaient un groupe circulaire et respectueux. Derrière nous je voyais blanchir la route que nous avions suivie, entre des cocotiers et des cactus. Mais je cherchai en vain le deuxième palanquin, celui qui portait la comtesse Aurélia.

J'interrogeai le prince qui était près de moi.

— Comme il faut que vous ayez dormi ! me dit-il en riant. Nous n'avions pas fait quelques centaines de mètres que la comtesse sentait sa migraine redoubler. Une heure de sommeil la guérit toujours en pareil cas. Lord Portman est allé l'installer dans une cabine du yacht et il nous a rejoint avant que nous soyons arrivés. La comtesse Aurélia arrivera pour le dîner, sans doute en même temps que Mir, qui maintenant ne peut plus tarder.

Pouvais-je me refuser maintenant, sans un ridicule absolu, à visiter la pagode, à prendre part au dîner longuement préparé et accepté par moi, sous le prétexte que je me trouvais seule femme, au milieu de trois hommes ? J'aurais dû le faire. Une fausse honte m'en empêcha.

Nous gravîmes la petite côte à pied. Quelques Hindous vêtus de robes jaunes et noires s'entretenaient avec lord Portman. Je supposai que c'étaient les brahmanes gardiens du temple. Je distinguai dans leur attitude la déférence et le mépris que l'on a pour ceux qu'on croit avoir dupés par un marché excellent.

Le soleil allait se coucher et projetait une vague rouge sur la grande muraille de pierre, haute de plus de dix mètres, muette, inaltérable, éternelle comme la religion dont elle enferme les mystères. Nous étions aux pieds d'une des quatre portes fabuleuses faite d'un tronc de pyramide rectangulaire à sept étages. Dans cette porte étaient sculptés des divinités de toutes sortes, des Bouta malfaisants, des Ganesa à trompe, des Vichnou à neuf bras et des

figures et des membres d'animaux qui se superposaient et s'entrelaçaient et faisaient comme une animale forêt de pierre.

Le prince Vanini s'approcha de moi et je sentis sur ma joue son haleine tiède.

— L'antiquité d'un monument rend bien plus profonde l'ivresse de l'opium ou celle du haschich. Vous verrez.

Je me détournai. Mais le rajah me prit légèrement le bras en marchant et me dit :

— C'est ici que mon aïeul a aimé la bayadère Cammatatchi qui devait vous ressembler. A peine aurai-je franchi cette porte que je vais m'imaginer que je suis mon aïeul et que vous êtes Cammatatchi.

Des serviteurs passèrent en courant, portant des tapis, des coffres, des flambeaux, les derniers préparatifs du dîner et de la soirée.

Lord Portman qui était resté en arrière s'avança joyeusement vers nous.

— Les Brahmanes eux-mêmes ne coucheront pas dans l'enceinte, dit-il. Ils passeront la nuit au village. Chillambaram nous appartient jusqu'à demain et je ferai fermer la porte derrière nous.

Il nous fit signe de le suivre.

J'aurais pu jurer qu'il y eut à cette seconde dans les monstres et les dieux sculptés sur la masse du gopuram et recouverts d'une végétation de cryptogames, une sorte de grouillement vivant avec des grimaces de visage, des frémissements de cornes et de croupes, des avancements de mufles et des allongements de griffes. Au même instant, je fus traversée par une terreur panique, folle, désespérée. L'immensité de ma folie m'apparut avec netteté. Mir n'avait

pas été invité et n'arriverait pas à cheval. La comtesse Aurélia était aux gages du riche lord. Elle était depuis longtemps l'entremetteuse et la complice de ses plaisirs. Il était convenu entre eux qu'elle demeurerait toute la nuit dans le yacht. J'étais livrée sans défense à trois hommes qui nourrissaient contre moi la même rancune d'amour-propre blessé et le désir inassouvi. J'étais tombée dans un piège. J'allais être à leur merci dans l'enceinte de cette cité redoutable et inconnue où je ne pourrais ni appeler, ni fuir.

Tout en réfléchissant et presque malgré moi, j'avais franchi, à côté de lord Portman, l'ombre de la voûte. J'étais dans une deuxième enceinte baignée par le crépuscule. Je me retournai. Il y eut un fracas derrière moi. C'était la porte de bois bardée de métal que l'on refermait.

LA PAGODE DE CHILLAMBARAM

Comme à travers un songe se déroulèrent à mes yeux les magnificences ruinées de Chillambaram.

Nous franchîmes un enclos semé de statues isolées et de pavillons. Nous passâmes sous des portiques, nous longeâmes des galeries, nous descendîmes des escaliers. Nous rencontrions parfois un éléphant de marbre de grandeur naturelle, un taureau blanc sous un mandapam à quatre colonnes ou une

idole solitaire, les jambes croisées. Nous traversâmes des jardins incultes fermés de murailles, de nouvelles enceintes, de nouvelles salles entourées de colonnades, des cours recouvertes de dalles usées par le temps et bordées de bas-reliefs représentant des scènes mystérieuses. Des statues difformes nous regardaient dans des niches ou émergeaient d'un premier étage de pierre. Nous étions tout à coup en présence d'une figure hideuse avec une bouche énorme, des dents aiguës recourbées comme des défenses, des oreilles pointues et deux hautes cornes sur la tête. Nous venions de traverser une sorte de quinconce semée de monolithes sous l'ombre épaisse d'une énorme tour à étages pyramidaux quand, ayant franchi un portique obscur, je vis à mes pieds le déroulement d'un large esca-

lier et je fus inondée d'une lumière verte.

Elle provenait du reflet du ciel dans les eaux de l'étang sacré. Cet étang était devant nous dans un carré de colonnades sculptées, de tours hexagonales, de temples silencieux. Il étincelait comme une émeraude, il reflétait comme un miroir, il vivait comme un corps immobile.

Mais je n'avais pas la possibilité d'admirer l'harmonie des monuments, ceux qui se dressaient autour de moi et leur double, réverbéré dans la profondeur des eaux. J'énumérais par la pensée toutes les raisons de rancune qu'avaient les trois hommes qui marchaient à mes côtés.

Je revoyais la couleur terreuse qu'avait prise le visage du rajah, le jour où il m'avait saisie brusquement par la taille en tentant d'approcher ses lèvres des miennes.

C'était dans le salon de ma villa, un soir où mon mari l'avait convié à dîner. Je m'étais dégagée sans peine de son étreinte et comme il me regardait, surpris à la fois de son audace et de ma résistance, je m'étais contentée de lui montrer le miroir qui était à côté de lui. Il l'avait considéré sans bien comprendre et il m'avait regardée avec étonnement. Alors je lui avais dit :

— C'est un miroir de France d'une fabrication spéciale. Si vous voulez bien l'examiner avec un peu plus d'attention, vous y verrez que le chiffre des années qui nous séparent vous permettrait d'être mon grand-père.

Le rajah était resté silencieux en regardant le bout de ses pieds et il avait murmuré :

— On m'a trompé. Je croyais que vous étiez une vraie Française.

Je ne pus savoir si c'était une insolence à toutes les femmes de mon pays ou l'expression naturelle de sa déception.

Je revoyais les épisodes de la lutte que j'avais eu à soutenir avec le prince Vanini. Car c'est la destinée de toute femme un peu attrayante et qui a une certaine lumière dans le regard ; elle ne peut être seule avec un homme sans que celui-ci ressuscite la bête primitive endormie en lui et tente de la renverser comme le mâle aveuglé par le désir, en présence de la femelle.

Au fond du jardin du gouverneur, sous des palmiers où il n'y avait plus de lanternes, une nuit de fête, j'avais eu le tort de le suivre. L'orchestre jouait une valse langoureuse, ma robe était trop décolletée et peut-être avait-il puisé dans sa boîte aux pilules la frénésie dont il fut tout à coup possédé.

Il m'avait prise par les reins et soulevée de terre en plongeant en même temps sa tête dans les cheveux de mon cou. Je m'accrochai en résistant au plastron de sa chemise que je tirai de toutes mes forces. Ce plastron se déchira en deux, faisant sauter le bouton qui tenait son col, si bien que le col tomba dans l'allée avec la cravate et les perles du plastron. Il comprit aussitôt l'étendue de la catastrophe, la difficulté de retrouver les perles dans l'obscurité, le ridicule de traverser la partie éclairée du jardin et les salons avec sa chemise en lambeaux. Il me lâcha brusquement au point de me laisser tomber.

— Ce n'est pas de jeu, dit-il. Vous êtes....

Il s'arrêta brusquement. Sa voix était changée, avait pris un accent crapuleux

que je ne lui connaissais pas et je devinai une injure grossière qu'il retenait. Je crus pendant quelques secondes que son poing allait me frapper dans l'ombre. Il n'en fut rien. Il prononça une phrase italienne que je ne compris pas. J'eus pourtant pitié de lui. Je l'aidai à retrouver ses perles et à rajuster son col. Et comme nous revenions en silence vers les lumières je remarquai pour la première fois que la main posée sur la déchirure du plastron, la main de l'aristocratique prince, était une main aux doigts carrés, singulièrement velue, une main d'assassin.

Et je revoyais aussi la scène de Madras, dans une maison de danses à l'usage des étrangers où lord Portman nous avait conduites, un soir de désœuvrement, après mon divorce, la comtesse Aurélia et moi.

Au milieu de la fumée, parmi des cris de marins ivres, aux sons d'un tam-tam assourdissant, une fausse bayadère dansait une danse de nautch truquée, sur une petite estrade. Comme la danse est ma passion, je suivais cette danseuse des yeux pour démêler la part d'art traditionnel qu'il y avait dans ses mouvements et dans quelle mesure elle dansait le véritable nautch.

L'endroit où nous étions était tellement encombré de marins de toutes nationalités que nous étions serrés étroitement les uns contre les autres et que je sentais avec une répugnance invincible la tiédeur de l'épaule de lord Portman contre la mienne.

Quand la danseuse eut achevé sa danse, elle s'inclina à peine deux ou trois fois, elle descendit d'un élan extrêmement rapide les

marches de l'estrade et alla tomber par terre aux pieds d'un sinistre individu chevelu qui était assis les jambes croisées et l'avait regardée danser avec une indifférence lointaine, en fumant sa cigarette. Avec un geste délicieux d'amour, la danseuse posa ses bras autour de son cou, en murmurant dans un soupir :

— Oh ! Miguel !

Alors, l'homme, appuyant sa main sur la nuque de la femme, colla brutalement ses lèvres sur les siennes comme pour la récompenser.

Ce petit tableau, dans ce cabaret de marins avinés, était saisissant. Je me tournai vers lord Portman. Ses yeux sortaient presque de sa tête, ses lèvres paraissaient plus grasses, il regardait tour à tour Miguel et moi et une expression d'envie était sur

ses traits. Il se pencha sur moi et je faillis m'évanouir à cause de l'impression que me donnait sa proximité, durant qu'il me disait :

— J'envie cet homme. Je voudrais que vous dansiez devant moi et que vous mettiez après vos bras autour de mon cou. Dites-moi que cela arrivera un jour.

— Jamais ! dis-je en essayant de rire et de considérer cela comme une plaisanterie.

— Je suis toujours arrivé à faire ce que je voulais, reprit-il. Je fais serment que vous danserez pour moi, que vous viendrez poser votre tête sur mon épaule comme a fait cette danseuse en m'appelant par mon petit nom et que, la main sur votre nuque, j'embrasserai vos lèvres aussi fortement.

Je me mis à rire plus fort et, du reste,

comme il plaisantait souvent avec un grand sérieux, je pensai que peut-être il n'attachait pas d'importance à ces paroles. Mais il me les avait rappelées un peu plus tard et elles me revenaient maintenant à la mémoire.

— Cette tour que vous apercevez là-bas est la plus ancienne de toutes, dit le prince Vanini. Et il entama des explications archéologiques que je n'écoutai que distraitement.

— Voilà l'endroit, au bord de l'étang, où nous allons dîner, dit lord Portman. J'espère que vous serez satisfaite de mon installation.

Son visage tourné vers moi exprima une si puérile crainte de me déplaire, une sollicitude si affectueuse que cela changea soudain l'ordre de mes pensées.

J'aperçus des serviteurs vêtus de blanc ; les uns étaient en train de tendre des moustiquaires, les autres couraient autour d'une table servie. Ils étaient nombreux et resteraient sans doute à proximité. Est-ce que d'ailleurs mes trois compagnons ne montraient pas à mon égard la plus respectueuse courtoisie ? Comment trois hommes appartenant à la plus haute aristocratie, ayant un nom et un rang dans la société de Madras, pourraient-ils enfreindre les lois de la galanterie vis-à-vis d'une femme qui était leur hôte ? Est-ce que leur nombre ne paralyserait pas leur mauvaise intention dans l'hypothèse où ils en auraient eu une ? C'est vrai, ils pouvaient avoir quelque rancune à satisfaire. Je pouvais leur avoir inspiré du dépit. Mais je m'exagérais l'importance de mes refus. Tous trois étaient des

coureurs d'aventures amoureuses qui faisaient des tentatives auprès de toutes les femmes qu'ils rencontraient et qui s'étaient habitués aux refus aussi bien qu'aux victoires. Ils m'avaient classée dans la catégorie des femmes que l'on a pour amie et non pour maîtresse, voilà tout. J'avais au contraire acquis une autorité absolue sur eux. La comtesse Aurélia avait une véritable migraine et en supposant qu'ils n'aient pas invité Mir et qu'ils m'aient trompée à son sujet, il n'y avait là qu'une petite jalousie d'hommes vieillissants à l'égard d'un tout jeune homme.

La nuit descendait peu à peu et mes appréhensions se dissipaient à mesure que je voyais s'allumer des torches le long de l'étang, du côté où le dîner était préparé. Leur flamme faisait de grands cercles rou-

geâtres dans les verdeurs des eaux mortes. Elles dansaient et s'agrandissaient pour s'éteindre et reparaître comme l'insouciance de la vingtième année et l'amour du plaisir.

Plusieurs salles communiquant entre elles et qui précédaient le sanctuaire d'un temple abandonné avaient été entièrement recouvertes de tapis, d'étoffes bariolées et de voiles du Bengale. Des fleurs de champacas et des jasmins jonchaient le sol et répandaient une odeur fade et amollissante.

— Ceci sera la fumerie, dit lord Portman. Voilà l'estrade pour les danses. Cette salle est celle où sont les musiciens et ici est la pièce où j'ai fait placer le coffre qui contient vos robes et où vous pourrez vous habiller sans être dérangée.

Je vis d'un coup d'œil que la porte de cette pièce avait été récemment aménagée

et qu'il y avait un verrou tout neuf qui pouvait me permettre de m'enfermer. Je fus sensible à la délicatesse de cette attention et cela enleva mes dernières craintes, Je remarquai aussi que six couverts étaient disposés autour de la table et j'entendis lord Portman qui, après avoir regardé sa montre, donnait l'ordre d'en enlever deux. Il ajouta sur le ton le plus naturel, en consultant le prince du regard :

— Il sera temps de les remettre, s'ils arrivent.

Mes craintes se changèrent en remords. Est-ce que je n'étais pas naturellement portée à ne voir que le mauvais côté des choses ? Que de fois il m'était arrivé de me gâter l'existence avec d'inutiles soupçons ! C'étaient ce vol d'oiseaux, ces dominos enveloppés de papier, ce brahmane aux

yeux louches qui étaient cause de tout. Quelles ridicules superstitions !

— Voici l'heure des cocktails, dit le prince, en me tendant un verre où étaient condensées les couleurs du ciel enflammé et de l'étang émeraude entre les portiques rouges.

La main du prince était beaucoup moins carrée que je l'avais cru. C'était même une honnête main, à peine un peu trop velue. Le rajah regardait silencieusement l'espace avec une expression de douceur immense. Lord Portman semblait timide et gêné comme quelqu'un qui a peur de ne pas avoir assez bien fait les choses pour recevoir ses invités.

— Quelle folle je suis ! pensais-je.

Mais je faillis laisser tomber le verre que je venais de vider. Un hurlement, ou plu-

tôt un miaulement bas, déchirant, terrible avait retenti et son écho s'était répercuté sous les voûtes profondes et dans la sonorité des temples de pierre.

Mes yeux durent exprimer l'épouvante.

— Ce n'est rien, dit lord Portman en riant. C'est ma panthère à qui l'on doit donner son dîner.

LA FUMERIE

Ma sécurité redoubla durant le repas où régna la plus franche camaraderie. Lord Portman buvait énormément, mais son regard n'avait pas ce vide impressionnant qui lui était coutumier et qui me causait une si désagréable sensation. Durant quelques instants seulement ses gros yeux retrouvèrent cette expression.

On parlait de l'amour, naturellement et des femmes. Or les trois hommes se trou-

vaient avoir les mêmes goûts. Ils ne pouvaient souffrir ces résistances que les femmes se croient obligées de faire à un premier rendez-vous. Ils étaient d'accord pour penser que ce qu'il y avait de délicieux, c'était le consentement et pour flétrir unanimement les brutes qui prenaient les femmes de force.

— Vous rappelez-vous, me dit lord Portman, cette maison de danses à l'usage des matelots où nous allâmes un soir ensemble à Madras ?

Je fis un geste vague qui signifiait que je me rappelais à peine.

— Eh bien ! je ne connais rien de plus mystérieusement troublant que le geste d'abandon avec lequel la femme qui dansait alla offrir ses lèvres à un affreux Portugais appelé Miguel. Je n'imagine pas de plus

grande joie au monde que celle de voir la femme que j'aime venir s'asseoir à mes pieds comme fit cette danseuse ce soir-là.

C'est alors que ses yeux reflétèrent l'infini du néant. A peine avait-il dit ces mots que le rajah et le prince Vanini s'exclamèrent en riant et prononcèrent deux ou trois phrases en anglais, malgré que je ne comprisse pas cette langue et qu'il fût convenu qu'on ne s'exprimerait jamais devant moi qu'en français.

Ils s'excusèrent aussitôt de ces exclamations involontaires. J'en avais à peu près compris le sens ou plutôt j'avais cru le comprendre.

Le rajah avait dit quelque chose qui signifiait :

— Vous avez une chance sur trois, pas une de plus !

Et le prince avait ajouté une phrase où il était question de l'Atharva Veda et d'une opération magique. Je connaissais l'Atharva Veda de nom par mon mari qui m'avait dit jadis que le prince Vanini s'amusait à étudier la magie avec son médecin bengali dans cet antique livre hindou.

Mais je n'attachai sur le moment aucune importance à ces allusions incompréhensibles. J'étais pénétrée par un bien-être physique qui allait de la pointe de mes pieds à la racine de mes cheveux et à ce bien-être s'ajoutait un sentiment d'amitié et de parfaite tranquillité morale.

Le dîner était terminé et nous passâmes dans la fumerie. Des nattes et des coussins de cuir étaient disposés d'une façon circulaire autour d'une petite lampe d'argent avec un verre peint en rouge qui était placé

sur un plateau. Je maniai avec curiosité des pipes d'ivoire, des aiguilles et de petits pots de métal contenant une pâte sombre que je respirai mais qui me déçut par son absence de parfum.

— L'opium est un génie caché, me dit le rajah, qui a besoin du feu pour révéler les puissances infinies qu'il contient. Il est semblable à notre âme qui est presque toujours endormie et silencieuse. Mais si on la réchauffe avec la chaleur magique de l'amour, elle répand des parfums et laisse couler des trésors de rêve qu'elle ne soupçonnait pas posséder.

Lord Portman venait de vider d'un trait un grand verre de fine champagne et il tenait dans sa main droite la bouteille pour s'en verser un second verre.

— Je n'aime pas cette fine, dit-il, bien

que ce soit la meilleure que l'on puisse trouver dans toute l'Inde. Le whisky est bien supérieur.

Il se tourna de mon côté avec son sourire le plus craintif et, comme s'il m'adressait une prière, il me dit :

— Il vaut mieux que vous revêtiez tout de suite votre robe de bayadère. Ainsi vous n'aurez plus à vous déranger et nous pourrons vous admirer plus longtemps dans ce costume. Vous danserez quand vous voudrez, soit avant, soit après les ivresses auxquelles nos amis vont vous initier, car pour moi je reste fidèle à la seule ivresse qui ne trompe pas.

Il vida son verre de fine, fit une grimace et alla changer la bouteille qu'il tenait contre une bouteille de whisky. Je trouvai ce programme très sage et je me dirigeai

vers la porte. Lord Portman me fit remarquer d'un geste que je pouvais m'enfermer pour être tranquille en m'habillant et j'entendis avec surprise cette phrase :

— Nous allons profiter de votre absence pour jouer une partie de cartes.

— J'en ai pour très peu de temps, fis-je.

— Une seule partie suffira, dit Vanini.

Il avait tiré de sa poche un jeu de cartes et ma surprise augmenta quand je vis lord Portman et le rajah entourer avec empressement Vanini et s'apprêter à jouer. Je remarquai même une lueur inusitée de passion dans leurs yeux. Je pensai qu'ils étaient plus joueurs que je ne l'avais cru et je les laissai. Je jugeai inutile de fermer le verrou.

Mon costume était le costume classique de la bayadère de l'Inde du Sud. Il était

composé d'un corselet court serrant la poitrine avec un voile de couleur croisé par-dessus les épaules et de pantalons de soie claire et transparente brodés d'argent avec, par-dessus, une jupe de soie claire aussi et plus transparente, brodée d'or. Comme le corselet était haut et les pantalons bas, une partie du corps, à la base des seins, était nue. Mais l'ensemble du costume demeurait tout de même pudique. Je roulai mes cheveux et les enfermai sous un large bandeau d'or et de diamants qui descendait sur mes tempes, je passai à mes chevilles les anneaux dont le froissement métallique est indispensable au rythme de la danse et à mes doigts de pied de petites bagues d'or léger.

Quand j'eus terminé je jetai un regard satisfait au large miroir qui faisait le fond

de la pièce étroite et qu'éclairait une haute lampe et je considérai aussi en l'admirant l'ingéniosité et le confort qui avaient présidé à l'organisation de ce cabinet de toilette improvisé où, à la vérité, rien ne manquait.

— Ces Anglais sont extraordinaires, pensais-je.

Et je remuai les rouges, les crèmes, les parfums.

J'entendis soudain dans la pièce voisine un cri de triomphe. C'était le prince Vanini qui l'avait poussé.

— C'est moi ! C'est moi ! répétait-il. J'ai gagné.

Sa voix était suivie par une espèce de sourd grondement poussé par lord Portman.

J'étais stupéfaite et un peu dépitée de penser que mes compagnons, venus à Chillambaram pour fumer l'opium en ma

compagnie, mettaient une telle ardeur à une partie de cartes commencée quelques minutes auparavant.

J'entr'ouvris la porte et il se trouva qu'elle ne fit aucun bruit en tournant.

J'aperçus le rajah, à l'extrémité de la fumerie, étendu sur une natte. Il venait de prendre une pipe et il trempait une aiguille dans un petit pot. Il y avait dans la forme de son épaule massive et l'inclinaison de sa tête crépue un je ne sais quoi qui exprimait la mauvaise chance et la résignation à la destinée.

Lord Portman et le prince me tournaient le dos. Lord Portman avait pris le prince par le bras et il lui parlait à voix basse. Il insistait au sujet d'une chose qui semblait lui tenir passionnément à cœur. Le prince secouait la tête pour dire non.

— Eh bien ! dix mille livres ! dit lord Portman.

— Ma foi, si vous y mettez ce prix-là... répondit Vanini. Mais c'est beaucoup plus que la valeur.

— Vous acceptez ? reprit fébrilement lord Portman.

— J'accepte, dit le prince. Seulement je ne garantis pas l'efficacité de l'Atharva Veda.

Un extraordinaire grognement de satisfaction fut la réponse du lord.

— Je m'en charge, dit-il.

J'étais confondue d'étonnement. Ils se retournèrent et je fis semblant de faire mon entrée sans avoir rien entendu.

Il y eut un concert d'exclamations sur ma beauté et sur mon costume.

— Qu'est-ce que vous avez bien pu

jouer, fis-je, pour apporter tant de passion à votre partie ?

— Un diamant, tel était notre enjeu.

— Un merveilleux diamant !

— C'est le prince qui a gagné, dit le rajah.

— Non, dit d'un ton péremptoire, lord Portman, j'ai racheté le diamant. C'est à moi qu'il appartient.

Et on s'installa sur les nattes, autour de la petite lampe d'argent.

J'avais à peine touché aux cocktails et à peine bu pendant le repas, sentant la nécessité de garder toute ma présence d'esprit. Comment se fait-il que j'acceptai une pipe, puis une autre et que je regardai avec une satisfaction infinie les volutes de la fumée que je lançais au plafond. Peut-être est-ce à cause des paroles que prononça le rajah,

peut-être est-ce parce qu'on est poussé inéluctablement à certains actes et parce que les événements qui allaient s'accomplir étaient inscrits sur le livre de mon destin.

— Je fume chaque jour, de même que je regarde chaque jour la lumière du soleil, dit le rajah avec lenteur et en entrecoupant ses paroles des petits actes que nécessite la confection d'une pipe. Parce que l'opium qui est l'esprit des plantes nous apporte la sagesse du règne végétal, la sagesse de la nature, le sentiment de la fraternité et qu'il nous pousse à nous conformer sans révolte ni tristesse aux lois du monde. L'opium nous élève au-dessus de nous-mêmes et j'estime qu'on ne peut comprendre l'amour que par lui. La sensation la plus sublime que l'on puisse connaître sur la terre est celle de fumer dans les bras d'une femme

qu'on aime. La vie est si compliquée et tout le monde s'efforce tellement de la compliquer, les êtres sont si séparés les uns des autres par leur sottise, leurs passions ou leurs préjugés que je n'ai jamais pu réaliser cet idéal. Je l'ai pourtant ardemment cherché et suis passé une fois si près de la réalisation que, lorsque j'y pense, je ne peux m'empêcher de trembler d'émotion.

Je remarquai alors que la main bronzée du rajah qui tenait suspendue au-dessus de la flamme de la lampe une gouttelette d'opium au bout d'une aiguille était agitée d'un léger tremblement, en sorte qu'elle heurtait régulièrement le verre au point de faire une musique légère et triste comme un regret.

— Ceux qui croient en Dieu peuvent dire que l'opium rapproche de Dieu dans le sens

qu'il nous fait communiquer par une compréhension plus subtile avec l'âme des choses. Ceux qui croient à l'amour trouvent avec raison que l'opium est le seul chemin qui permette à deux créatures humaines avides de rapprochement de s'étreindre intimement et véritablement, car l'étreinte des corps ne donne qu'une possession incomplète qui nous laisse insatisfaits. Avec l'opium nous réveillons une faculté inconnue, nous donnons un aliment qui l'anime à notre double invisible et il y a alors au-dessus de la caresse des lèvres une autre caresse, celle de nos corps subtils qui est le dernier mot, le plus haut état de l'amour.

Je le regardais pendant qu'il parlait, j'examinais les plis de son visage, l'épaisseur de son cou, la vastitude de son torse

et j'imaginais à sa place l'ovale régulier, les épaules tombantes, la taille svelte de son fils Mir. La création mentale que je faisais était si vive que je me pris, poussée par une sympathie irrésistible, à faire un mouvement de la main pour prendre la main du jeune homme absent.

Le rajah dut lire dans ma pensée, car il eut un sourire mélancolique et je l'entendis murmurer, pendant qu'il me tendait la pipe qu'il venait de terminer.

— Oui, je suis vieux et j'ai perdu ma dernière chance.

— Nous ne connaissons que quelques-unes des ressources de la nature, dit le prince Vanini, pour nous permettre de nous élever au-dessus de nous-mêmes et atteindre des joies inconnues. L'opium, le haschich, c'est bien. Mais Panya, mon

médecin bengali, prétend qu'il y a bien d'autres plantes, chargées de puissances secrètes et dont la connaissance nous égalerait peut-être à des dieux. Que contient le Soma employé par les brahmanes dans leurs rites sacrés ? Qu'est-ce que la plante peyolt des prêtres de l'ancienne religion mexicaine ? Que buvaient les chevaliers du Saint Graal dans la coupe sainte? Il y a des sucs d'herbes qui contiennent des vertus morales et nous pourrions, en les absorbant, acquérir le courage, la clairvoyance, même la science des lois de l'univers.

Le rajah baissa les paupières pour approuver et il me tendit une autre pipe. Je la fumai d'un trait. J'étais possédée d'un sentiment extraordinaire de bonheur léger, j'avais la sensation que mon sang battait plus vite dans mes veines. Mon imagination

3 1303 00151 8530

était plus rapide. J'étais entourée d'amis charmants et d'une intelligence plus grande que je ne l'avais cru jusqu'alors. Le monde était rempli d'harmonie. Et un temps qu'il m'est impossible d'évaluer s'écoula dans cette douceur.

— Personnellement, dit encore Vanini, je prends du Gurago que me prépare Panya. C'est un mélange complexe où entrent aussi un peu de haschich et un peu de tabac pilé, car il y a dans le simple tabac, outre les poisons qu'il contient, beaucoup de forces fécondes dont on ne sait pas tirer parti. Le Gurago transforme le rêve en réalité. Quand on l'a pris à une dose suffisante, le léger tableau imaginaire de la pensée devient la vie véritable, l'illusion de la vie, mais une illusion si nette, si accompagnée de sensations et si embellie

de magnificence que je trouve cette illusion plus réelle que la réalité. Le Gurago me sera très utile ce soir.

Lord Portman poussa un éclat de rire dédaigneux et haussa les épaules. Il leva un verre plein et dit :

— Même si on m'offrait le Soma ou la coupe du Saint Graal, je la troquerais contre un verre de whisky avec autant de joie que j'ai troqué dix mille livres contre....

Il s'arrêta soudain, puis reprit en levant à nouveau son verre vide.

— J'ai surtout horreur de votre Gurago. Moi, je suis pour la réalité réelle et non pour l'illusion. Les seuls plaisirs qui existent, ce sont les plaisirs matériels, ceux que l'on perçoit avec ses narines ou son palais, que l'on touche avec ses mains. Ma philosophie est qu'il n'y a pas d'esprit, rien que

des formes matérielles, avides du désir de la jouissance. Ce que j'aime dans une femme c'est la diversité de matière éclatante, l'ivoire des dents, le tissu des cheveux, le velouté de la peau, la chaleur sanguine, le mouvement de la forme. Hors la possession de cette richesse physique tout le reste est mensonge.

Pendant qu'il parlait ses yeux sortaient de sa tête et sa bouche faisait presque le mouvement de manger. Il me parut à cette minute plus répugnant que jamais.

— Je ne désire, dit-il encore, qu'une seule manifestation de l'esprit chez une femme : son consentement.

Il se mit à rire tout d'un coup et il s'écria en se renversant :

— Et encore on peut y suppléer grâce à l'Atharva Veda.

J'allais demander pourquoi il était si fréquemment question de l'Atharva Veda quand lord Portman, qui tout en buvant avait l'attitude d'un homme qui attend avec impatience, fit remarquer que le moment était venu de profiter de l'orchestre qui était à côté ainsi que de la danseuse de Madras qu'il avait fait venir.

— Vous danserez quand il vous plaira, me dit-il, mais il me semble qu'il vaut mieux pour nous que nous contemplions ce qui est imparfait avant ce qui est parfait et que nous demeurions durant le reste de la nuit sous l'impression de votre beauté.

Je fis signe que oui. Il se leva et il sortit, mais sur la porte il jeta un coup d'œil d'intelligence à ses deux amis et il leur adressa une phrase en anglais où je crus

comprendre qu'il était question d'un serment. Mais ma béatitude était trop grande et je n'étais plus apte à l'étonnement.

LA DANSE MAGIQUE

Je faillis pousser un cri de surprise en voyant la danseuse de Madras gravir les degrés de l'estrade. Elle portait exactement le même costume que moi, avec les mêmes broderies d'argent et d'or, la même nuance de châle, les mêmes bagues et le même bandeau descendant aux tempes et comme elle était de la même taille que moi avec un je ne sais quoi d'analogue dans le port de la tête, je crus un instant que c'était moi-

même et que j'allais regarder mon double danser.

Lord Portman épiait sur mon visage l'impression que je ressentais.

— C'est la danseuse que nous avons vue ensemble à Madras, me dit-il. J'avais remarqué, ce soir-là, qu'elle avait quelques-uns de vos mouvements. Alors j'ai fait copier exactement le costume de la bayadère Cammatatchi qui est le vôtre.

— Quel costume pourrait porter ici une bayadère, dit Vanini en refermant sa boîte aux pilules si ce n'est celui de la malheureuse Cammatatchi ?

— Pourquoi, malheureuse ? demandai-je. Vous ne m'avez pas fini son histoire.

— C'est vrai, reprit Vanini. Eh bien ! le terrible aïeul de notre paisible ami, se plaisait à faire danser cette merveilleuse Cam-

matatchi dans ce lieu même où nous nous trouvons. Je vous ai dit que cette créature capricieuse s'était refusée au rajah et cela par pure coquetterie car l'expérience nous enseigne que la plupart des femmes n'ont ni goût ni dégoût et si elles affectent de faire des choix ce n'est pas par préférence élective, comme elles voudraient le faire croire, mais par intérêt, par fantaisie, souvent pour rien.

Je protestai pour la forme, connaissant depuis longtemps les paradoxes familiers à Vanini.

— Donc, c'était le jour de la fête de Sidambara, mais est-ce que ce n'est pas aujourd'hui aussi le jour de la fête de ce Dieu ?

— Précisément, dit le rajah. Mais les usages anciens tombent en désuétude et Sidambara a cessé d'être honoré.

— Le rajah ayant regardé danser Cammatatchi fit après le geste de la prendre dans ses bras. Elle se détourna en riant selon son habitude. Le rajah au lieu d'insister la pria de regagner l'habitation des danseuses sacrées qui était située de l'autre côté de l'étang. Lorsque Cammatatchi fut sortie, le rajah fit lâcher derrière elle une panthère féroce. La bayadère s'enfuit à travers les escaliers que vous apercevez là-bas....

— Et alors ?

— La bayadère fut mangée, dit tranquillement le rajah et mon aïeul regarda la scène par une lucarne.

— Cette histoire est épouvantable.

— Tel était le châtiment des femmes coquettes à cette époque lointaine, reprit Vanini. L'impunité leur est malheureusement assurée de nos jours.

Lord Portman se pencha vers moi et murmura avec une douceur d'agneau :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas d'avoir fait revivre la soirée de Madras et d'avoir fait de cette danseuse une mauvaise imitation de vous-même ?

J'aurais trouvé à tout autre moment cette plaisanterie absurde et déplacée. Mais malgré l'histoire de Cammatatchi un fleuve de bienveillance et de tranquillité coulait dans mon âme. Je lui fis signe que je ne lui en voulais nullement.

Le Massalchi ou porteur de torche, qui éclaire la bayadère pendant qu'elle danse, était venu se placer derrière elle selon l'usage. Le talam et le mahatalam des musiciens résonnèrent sur un signe de lord Portman avec une tonalité assourdie et la bayadère commença sa danse.

Dès le début elle regarda avec une fixité d'oiseau magnétisé lord Portman et elle ne le quitta plus des yeux. La danse est un va-et-vient amoureux, une alternative d approche et de suite, accompagnée d'ondulations de bras et de mouvements de jambe, mimant tour à tour l'espérance, le regret ou le plaisir de l'amour. Lord Portman seul existait pour cette bayadère.

Je fis intérieurement la réflexion que ce n'était guère poli pour les invités du lord et j'allais faire part de cette réflexion au prince qui était à côté de moi quand j'éprouvai une sensation singulière. C'est de moi-même que j'allais faire une critique, c'est moi qui regardais exclusivement lord Portman, c'est moi qui dansais pour lui seul. Je m'étais à mon insu identifiée avec cette danseuse vêtue comme moi, j'étais elle-même.

Je souris de l'absurdité de cette sensation dont j'avais heureusement conscience. Mais par un curieux dédoublement je continuai à regarder la bayadère danser comme si je me regardais moi-même dans une glace, me blâmant de certains défauts de la danse, de certains mouvements du corps que je trouvais inconvenants, de certains élans des seins accompagnés de regards passionnés fixés sur un seul homme que je jugeais aussi éloquents qu'une invitation directe à l'amour. J'aurais voulu surtout retenir cette sorte de mélopée commencée dans un diapason aigu et qui devient douce à entendre, prenante à mesure que la danse se poursuivait parce que la bayadère de Madras y mêlait des accents passionnés comme des appels, voluptueux comme des râles de plaisir

Soudain, la danse se termina.

Alors je vis la danseuse descendre avec légèreté les degrés de l'estrade, elle bondit plutôt qu'elle ne courut vers lord Portman et avec le même élan spontané qu'elle avait eu à Madras pour un certain Miguel, elle lui jeta ses deux bras autour du cou, posa sa tête sur son épaule et dit en soupirant :

— Oh ! Georges !

Georges était le petit nom de Lord Portman dont je ne me servais jamais parce qu'il m'a toujours été antipathique, sans que je sache pourquoi.

Sa résonance me fut aussi désagréable que si je l'avais prononcé moi-même.

Mais je compris ou je crus comprendre les intentions de lord Portman. Dépité de mes refus il avait fait habiller une dan-

seuse comme moi-même pour avoir l'illusion qu'il m'avait dans ses bras. Et les propos des trois amis que je n'avais pas compris me revinrent à l'esprit, ainsi que le sens de leur partie de cartes. Ils avaient joué la bayadère de Madras ! Mais comme ils étaient restés jeunes pour pouvoir se passionner au sujet de la possession d'une femme qu'on avait si facilement sur le port de Madras ! Je fus envahie d'un immense dégoût des hommes en même temps que d'un peu de colère. Ainsi une seule chose existait pour eux, la possession physique. Ils ne pouvaient passer une seule soirée dans l'amitié pure, avec des conversations et des spéculations idéales. Nous avions convenu d'amicales heures de rêve et de fumerie. Cela ne leur avait pas suffi. Il leur avait fallu tout de même la perspective

d'une fille dont l'un ou l'autre posséderait les caresses payées.

Les craintes que j'avais pu avoir étaient complètement dissipées, certes ! Elles étaient remplacées par une vive mauvaise humeur. J'éprouvai le besoin d'extérioriser cette mauvaise humeur et j'interpellai lord Portman pour lui faire le reproche de sa grossièreté et lui signifier que je renonçais à danser.

Mais, ô stupeur ! il avait complètement changé d'attitude à mon égard.

Il me répondit par un hochement de tête et il se contenta de me faire un petit signe du doigt, un petit signe souverainement impérieux pour exprimer que le moment était venu pour moi de danser.

Je sentis le rouge de la honte couvrir mon visage à ce geste inconcevable. Alors

il arriva une chose plus inconcevable encore. Je me levai docilement et même rapidement, je gravis les marches de l'estrade et je me préparai pour la danse. Sur un autre signe de lord Portman la bayadère de Madras disparut par la porte de gauche et tandis que mes pensées chaviraient, que je faisais un effort inutile pour me retrouver moi-même, le talam fit retentir son bruit métallique, les sons assourdis du mahatalam résonnèrent avec une puissance irrésistible, avec un rythme entraînant comme je n'en avais jamais entendu et je commençai à danser.

Je ne savais pas si c'était moi qui dansais ou si c'était la bayadère de Madras. Mais dès le premier pas je plongeai mon regard dans celui de lord Portman et je l'y laissai fixé. Dès le premier pas, la mélopée que

j'entonnai fut une plainte d'amour, un appel à celui que je regardais, une humble supplication chantée. Je le suppliais de m'aimer. Je me rendais compte du caractère insensé de ces notes amoureuses, mais je ne pouvais m'empêcher de les faire sortir de ma gorge.

Je voyais et je jugeais ma folie dans une seconde conscience. Je m'intimais l'ordre de m'arrêter. Mais ma volonté m'avait abandonnée et je n'étais pas capable de revenir en arrière.

Et je faisais plus encore. Je dansais comme je n'avais jamais dansé, Je tendais les bras avec une véhémence éperdue pour les replier soudain avec tendresse comme sur un être adoré. Je mimais le poème du désir avec l'élan de mes seins, je faisais saillir la partie nue de mon corps avec une

impudeur abandonnée, je m'offrais dans l'inclinaison de mon torse, je me livrais dans le renversement de mes reins.

Une voix intérieure et lointaine criait comme à travers un brouillard :

— Arrête ! malheureuse !

Mais elle me semblait venir d'une conscience qui m'était étrangère, Je regardais toujours les yeux de lord Portman, éperdue et fascinée.

Et soudain le talam et le mahatalam expirèrent. Le massalchi abaissa sa torche, la danse était terminée. La dernière note n'avait pas fini de vibrer que je bondissais avec une légèreté incroyable, que je tombais aux pieds de lord Portman, que j'enlaçais son cou avec mes bras et que je disais avec un soupir de mes lèvres tendues :

— Oh ! Georges !

Alors, lord Portman s'inclina vers moi, je sentis dans ma nuque la paume de sa main et il colla sa bouche sur la mienne.

LE CAVALIER DE PIERRE

Je ne sais combien de secondes ou combien de minutes je demeurai contre l'épaule de lord Portman. Je ne sais si c'est lui qui par inadvertance, de la main dont il me pressait le cou, fit jouer le ressort de la chaînette à laquelle était suspendue une minuscule boîte d'or.

J'étais, après l'enivrement des pipes et la fatigue de la danse dans un état de langoureuse torpeur. J'en fus réveillée par la sen-

sation de la chaînette ouverte et de la boîte qui glissaient entre mes seins, sur la peau nue.

Je me demandai d'abord ce que c'était, puis je me rappelai que la comtesse Aurélia me l'avait donnée le matin.

Machinalement je saisis cette boîte et sans bouger, du bout de mon ongle, je l'ouvris. Un petit objet, d'un or très ancien, tomba dans la paume de ma main. A la vague clarté qui régnait dans la pièce je ne distinguai pas d'abord ce que représentait ce morceau d'or. Et puis je le rejetai avec dégoût. C'était un lingam, minuscule symbole obscène de Mammaden la déesse de l'amour de l'Inde du sud.

J'avais contre ma tête la poitrine de lord Portman et je percevais sa respiration égale et profonde qui attestait son ravissement et

une raison claire des choses me revenait.

Les trois hommes, d'accord avec la comtesse Aurélia, m'avaient tendu un piège indigne. Ils s'étaient livrés sur moi à une opération de magie enseignée par l'Atharva Veda, ancien livre hindou rempli d'extraordinaires et absurdes recettes d'envoûtement dont quelques-unes devaient être vraies. La petite boîte d'or avait été le point de départ, le talisman. Ensuite, il y avait eu la danseuse semblable à moi. J'avais entendu dire que dans certaines conditions, un être humain ne peut s'empêcher de reproduire exactement les actions qu'il voit accomplir à un être vêtu comme lui, agissant à sa ressemblance et qui parvient ainsi à le suggestionner. J'avais entendu dire qu'un roi de je ne sais quel pays de l'Inde avait été ainsi conduit à se pendre par un

sorcier revêtu d'un costume royal et qui s'était pendu sous ses yeux. Les conditions requises avaient été, dans mon cas, remplies par l'opium qui avait affaibli ma volonté, avait permis le singulier dédoublement dont j'avais été la victime.

Je voyais tous les éléments successivement combinés et combien j'avais été dupe. C'est moi qu'on avait jouée aux cartes. J'avais été gagnée par Vanini qui m'avait cédée pour dix mille livres en trouvant que ce prix excédait la valeur de l'objet acheté ! Je sentis la colère m'envahir. Tout n'était heureusement pas fini. Lord Portman n'avait obtenu qu'un baiser. Tant que les trois hommes seraient réunis ils ne pourraient pas être à craindre. J'allais leur dire leur fait et les sommer de me ramener sans délai à Pondichéry.

Je me levai et fis deux ou trois pas en essuyant énergiquement et ostensiblement ma bouche avec la gaze de ma robe. Je jetai un regard autour de moi. Mais la pièce était vide. Vanini et le rajah avaient disparu, emportant le plateau, la petite lampe et les pipes.

— Ils sont allés fumer loin de nous, dit lord Portman, dans une salle située à l'autre bout de la pagode. J'ai leur parole. Nous sommes seuls pour le reste de la nuit.

Il souriait triomphalement et il remuait ses mâchoires, faisant s'entre-choquer ses dents, sans doute à la pensée qu'il allait bientôt mordre ma chair.

Il était debout aussi et comme j'avais fait un pas vers la porte il ajouta :

— Notre solitude est absolue. Les serviteurs et les musiciens avaient des ordres

pour quitter la pagode et on a lâché ma panthère autour du temple que nous occupons afin que personne ne nous dérange. Ne vous avisez surtout pas de sortir ! Rappelez-vous l'histoire de Cammatatchi.

Je vis que ses yeux avaient perdu toute lumière. Il tremblait de désir. Ma présence contre lui l'avait jeté dans une sorte d'extase physique dans laquelle il voulait se replonger. Il ne doutait pas du reste que je ne fus prête à lui obéir. De ses deux mains étendues il fit le geste de me prendre comme on prend un papillon inoffensif, aveuglé par la lumière.

J'aurais peut-être dû lui faire honte, menacer de divulguer sa conduite. Il est peu probable que cela eût servi à quelque chose. Il se croyait trop près de la réalisation. Il eût pu d'ailleurs me répondre avec

raison que le monde donnerait tort à la femme qui avait eu l'imprudence de se mettre presque nue, sous prétexte de danse de bayadère, devant trois hommes, dans une pagode solitaire.

Je regardai mon costume. Je mesurai la transparence du pantalon et de la jupe, l'étroitesse du corselet, la nudité de mes bras et d'une partie de mon corps et le sentiment de la folie que j'avais commise en me livrant sans défense à un homme qui me répugnait me fit perdre toute prudence et sacrifier la seule chance qui me restait, peut-être, et qui était de faire appel à ses bons sentiments.

Ma colère redoubla quand je vis le geste de ses bras qu'il tendait avec une certitude tranquille de réussir et un cynisme bassement luxurieux empreint sur ses traits.

De toutes mes forces je le frappai au visage et le coup que je lui donnai fut tel que j'en éprouvai une douleur dans la main et que je me demandai si je ne m'étais pas foulé les doigts ou le poignet.

Lord Portman n'avait jamais dû recevoir de coup au visage dans toute sa vie. Son immense fortune, les soins dont il avait été entouré avaient dû écarter dès son plus jeune âge une possibilité quelconque de combat. Une chose si nouvelle le laissa complètement stupéfait. Il y eut sur son visage l'expression d'un homme qui est témoin d'une action tenant du prodige.

Il resta quelques secondes, immobile, regardant avec des yeux énormes la cause du prodige. Mais le prodige était douloureux et humiliant. Sa poitrine se souleva, l'expression de stupéfaction fit place

à une expression de haine affreuse à voir.

Ce fut mon instinct qui dicta ma conduite. J'étais poussée, tellement ma colère était grande, à lui donner un autre coup, semblable au premier. Une lutte s'en serait suivie dont l'issue était certaine.

Presque sans réfléchir, je m'élançai sur l'unique candélabre de bougies qui éclairait la pièce, je le soulevai et le renversai. Puis du même élan je franchis la porte du cabinet de toilette et j'en poussai le verrou.

Mais cela ne devait me donner que quelques secondes. Il ne parlementa pas. Je sentis qu'il se précipitait sur la porte pour l'enfoncer. Elle craqua à la première poussée. Je jetai un regard circulaire autour de moi, il n'y avait aucune porte qui me permît de fuir, aucune fenêtre. J'eus un instant de désespoir. Sans avoir aucun

projet arrêté, je déplaçai la haute glace où je m'étais mirée auparavant avec une aussi dangereuse complaisance et je m'abritai derrière elle. Peut-être pensais-je à la laisser tomber sur lord Portman quand il se ruerait sur moi. Mais au moment où je la déplaçais, je sentis un violent courant d'air qui me rafraîchissait et qui inclinait les quelques flammes de bougies expirantes dont la pièce était éclairée.

La glace avait été dressée contre une galerie qu'on avait achevé de masquer avec des étoffes. Cette galerie ne semblait pas extrêmement longue et je distinguai à son extrémité une vague clarté lunaire. Comme la fragile porte au verrou craquait sous une nouvelle poussée, je soufflai rapidement les bougies et je m'élançai dans la galerie.

Je la franchis en quelques secondes. Une prodigieuse fresque lunaire se déroula devant moi. L'étang vert, l'étang sacré réverbérait dans ses eaux immobiles la traînée lumineuse de la lune. J'avais devant moi une immense gerbe de paillettes d'or répandues, miroitantes, animées. Au milieu de la féerie des colonnes, des dômes et des portiques la lune avait négligemment placé sur l'étang ce bouquet vivant de cristaux magiques qui semblait aboutir à mes pieds, au moment où je surgissai de l'intérieur des pierres ténébreuses sous la clarté jeune et verte du monde.

Mais je m'arrêtai, béante. Ce n'était pas une panthère, la panthère dont m'avait menacée lord Portman, c'étaient deux panthères qui avaient été préposées à ma garde, qui surveillaient l'accès de la galerie,

qui se tenaient à droite et à gauche de son ouverture, dans une immobilité effrayante. Je retins jusqu'à mon souffle et, dans mon esprit, avec une rapidité vertigineuse, accoururent toutes les histoires horribles d'hommes surpris et dévorés par des fauves, entendues depuis mon arrivée dans l'Inde. Rien ne m'a jamais terrifiée comme la pensée de mourir entre les pattes de ces chats géants aux haleines fétides. Le baiser de lord Portman valait mieux. Mais avais-je le choix ?

Au fond de la galerie j'entendais un fracas de verre cassé qui me faisait supposer que lord Portman, après avoir enfoncé la porte, était en train de découvrir l'ouverture de la galerie.

J'avais retenu ma respiration, mais il me fallut pourtant aspirer un peu d'air. Je

remarquai alors que les panthères, elles, ne respiraient pas. Et je remarquai aussi qu'elles étaient beaucoup plus grandes que des panthères, c'étaient des tigres et même des tigres plus grands que nature. Ils ne respiraient pas parce qu'ils étaient en pierre, parce que je n'avais devant moi qu'une de ces mille reproductions d'animaux dont la religion hindoue peuple ses temples.

Je glissai entre eux et avec une satisfaction infinie je donnai en passant une petite tape sur un des mufles inoffensifs. Un pas retentit au même instant à l'autre bout de la galerie.

Je m'élançai au hasard le long de l'étang. Je ne savais comment me diriger dans cette formidable succession de gopurams, de lieux saints, de cours et de portiques. A la réflexion, je ne devais pas craindre la pan-

thère. Elle n'avait été qu'une menace pour m'empêcher de m'enfuir. On ne laisse pas en liberté une panthère, même apprivoisée, dans un endroit où il y a un grand nombre de domestiques. Les lois anglaises sont rigoureuses à ce sujet, même pour les lords richissimes. Nous n'étions plus au temps de Cammatatchi. Mais où pouvais-je aller ? Devais-je essayer de retrouver l'endroit où fumaient sans doute paisiblement le rajah et le prince ? Ils m'inspiraient maintenant une horreur presque aussi grande que lord Portman.

— C'est beaucoup plus que la valeur, avait dit Vanini.

Mon arrivée, dans mon costume de bayadère, au milieu des musiciens et des serviteurs endormis, m'apparaissait comme le comble du ridicule.

Mon seul espoir était de pouvoir franchir l'enceinte de Chillambaram, d'atteindre le village et d'obtenir l'hospitalité dans une maison hindoue. Quel accueil m'y serait réservé ? Comment pourrais-je m'expliquer, moi qui ne savais ni la langue du pays, ni l'anglais ?

Toutes ces difficultés m'apparaissaient pendant que je courais et je ne voyais aucune issue pratique à ma situation. Mais je courais car l'essentiel était d'abord d'échapper à l'étreinte de lord Portman.

J'avais quitté le bord de l'étang, franchi un enclos planté de cocotiers et je longeais les colonnades d'un temple. L'opium et les terreurs que j'avais éprouvées agissaient peut-être sur mon cerveau, mais je crus voir à mon passage les cocotiers se mettre en mouvement et les colonnes courir à côté de

moi avec leurs chapiteaux sur leur mince épaule. Une vie singulière s'empara des choses. Un Bouddha énorme, assis, solitaire, sous un dôme cylindrique, se leva cérémonieusement à mon passage et s'inclina comme pour me saluer. Une tour fit une pirouette devant moi et je crus qu'elle allait déposer à mes pieds une bizarre boule couverte d'ornements qui la surmontait. Sur le seuil d'un temple sans porte vinrent me regarder passer toutes sortes de divinités avec plusieurs têtes et des quantités de bras. Je vis Brahma, je vis Vichnou, je vis Siva. J'en vis bien d'autres encore dont je ne sais pas les noms. Je débouchai devant la chapelle du taureau sacré et je tombai au pied d'un de ses quatre piliers, n'en pouvant plus, indifférente aux mouvements de ces piliers et à l'étrange va-et-vient de la tête du taureau.

Il me semblait entendre au loin une voix qui m'appelait. C'était la voix abhorrée de lord Portman. M'exhortait-il à revenir ? Me menaçait-il encore de la panthère ? Me demandait-il pardon dans la nuit ? La pensée de ses lèvres grasses, de ses yeux vides, de son visage de haine suffit à me rendre le courage nécessaire pour fuir.

J'avais reconnu la pagode du taureau sacré que j'avais visitée à mon arrivée. Il ne pouvait pas y en avoir plusieurs. La seule différence qui existait entre la pagode que je voyais sous la lune et celle que j'avais vue au crépuscule était que l'une était immobile avec un taureau de pierre solidement fixé à son socle, tandis que celle-là s'agitait fébrilement et abritait un taureau animé qui ne cessait de branler la tête de droite et de gauche. Et j'étais moi-

même possédée d'une bizarre agitation.

Je me rappelai qu'en contournant l'énorme monument qui était à droite et qui était le temple renfermant le Saint des Saints, l'autel sur lequel repose la divinité ineffable, celle qui est au-dessus des univers et des dieux, je trouverais le mur d'enceinte. Je glissai en m'aplatissant le long de la muraille et en me faisant la plus petite possible. Je jetai un coup d'œil timide en passant devant l'entrée du temple. Je l'avais regardé naguère sans crainte et même j'avais souri quand on m'avait dit que la divinité suprême de la religion hindoue est adorée sur un autel vide. A peine un regard au passage et je frissonnai d'entrevoir, sous la lumière incertaine, une grande pierre noire sur laquelle rien n'était posé.

Le mur d'enceinte était énorme. Nous

l'avions franchi par la porte de l'Ouest. Mais je savais par les discours de Vanini qu'il avait quatre portes. Je savais aussi que dans l'Inde tout est délabrement et ruine, et que les portes qui tombent restent souvent des siècles sans être remplacées.

Je longeai le mur et je m'aperçus que je ne m'étais pas trompée. J'étais à la porte de l'Est, celle des serpents, celle qui était faite d'un hérissement de serpents sculptés, de serpents enroulés, suspendus, entremêlés et cette porte n'était plus que quelques planches vermoulues et retenues les unes aux autres par des lianes.

Tous les serpents, du moins, j'en avais l'illusion, frémissaient, avançaient leurs têtes plates et leurs yeux à lunettes, s'allongeaient vers moi. Mais je commençais à m'accoutumer à ce mouvement de toutes

les choses. Je pensai même avec beaucoup de raison qu'il y avait plus à craindre d'un invisible petit serpent vivant parmi les herbes que de tout le grouillement des serpents de l'immense portique.

J'arrachai sans trop de peine une des planches, je me glissai par l'ouverture et, avec un grand soupir de soulagement, je sortis de l'enceinte de Chillambaram.

A la clarté de la lune, je vis que tout autour de la porte, dans un large espace découvert, disposés en demi-cercle, il y avait toute une cavalcade d'éléphants de pierre et de chevaux avec leurs cavaliers. Ils étaient d'une merveilleuse blancheur et j'aurais admiré leur forme et l'harmonie de leur disposition si je ne m'étais pas demandé anxieusement de quel côté pouvait être le village et ce que j'allais devenir dans la nuit.

Par delà cette armée muette je crus voir la ligne blanche d'une route entre des cocotiers qui venait je ne sais d'où, pour aboutir à la porte de l'Est. Je pensai que le mieux était pour moi de rejoindre cette route.

Je fis quelques pas sous la lune et derrière moi s'agitèrent les serpents de la porte et le haut et sombre mur de l'enceinte. Devant moi les éléphants se dandinèrent, remuèrent leur trompe et les cavaliers de pierre se penchèrent sur leur selle. J'entendis même le hennissement d'un cheval. Mais n'avais-je pas vu courir des colonnes, remuer le taureau sacré entre ses quatre piliers et des idoles étonnantes apparaître sur des seuils de temples ? Les effets de l'opium m'étaient désormais familiers et leur fantasmagorie ne pouvait m'arrêter.

Je m'avançai d'un pas ferme entre les

éléphants et les cavaliers. Il y en avait un qui ne portait pas le même costume que les autres et ne se tenait pas sur le même alignement. Il se penchait au point de tomber et je crus que j'allais entendre le bruit que fait un bloc de marbre en se brisant.

Quelle ne fut pas ma surprise quand il poussa un cri de joie avec un gosier humain, quand il m'enlaça de ses deux bras chauds et me déposa, palpitante sur sa selle, contre sa poitrine de jeune homme.

LE RETOUR A PONDICHÉRY

Mir m'ayant enlevée de terre ne me replaça pas sur le sol pour des explications. Ce ne fut qu'ensuite que je lui racontai mon aventure dans la pagode de Chillambaram et comment il avait pu me trouver au seuil de la porte de l'Est, dans ce costume inattendu. J'eus soin d'ailleurs de transformer un peu la vérité pour ne pas faire jouer à son père le rôle odieux que je laissai exclusivement à lord Portman. Ce ne fut qu'en-

suite que lui-même m'expliqua son apparition providentielle. Il avait reçu, la veille, un mot laconique lui enjoignant de partir sans délai pour Chillambaram où je me trouvais et où je courais un danger. Il n'avait trouvé ce mot que dans l'après-midi et il avait passé sa nuit sur la route.

Je ne recherchai pas sur le moment qui avait écrit cette lettre ainsi que celle que j'avais reçue, quel était le protecteur qui avait veillé sur moi et qui était doué d'assez de pénétration pour juger Mir susceptible de franchir quarante-neuf milles d'une traite sur la seule indication d'un danger me menaçant. Je ne le sus d'ailleurs jamais avec exactitude. Mais lorsque j'appris qu'il s'était créé une sorte de liaison entre le prince Vanini et Juliette Romano, je supposai que cette dernière avait reçu de Vanini

la confidence du projet de Chillambaram. Vanini devait croire à la haine de Juliette Romano contre moi et devait penser lui faire plaisir en lui décrivant le piège qui m'était tendu et mon humiliation prochaine. Vanini connaissait l'admiration que Mir avait pour moi et celui-ci, malgré sa nature renfermée, s'était peut-être ouvert à lui de ses sentiments. Juliette Romano avait dû éprouver à un haut degré — c'est du moins ce que j'ai supposé — ce patriotisme du sexe faible qui jette parfois les femmes dans des révoltes irréfléchies et les pousse à s'entr'aider contre l'égoïsme et la muflerie des hommes. Elle ne m'avait prévenue que par un mot anonyme, ne voulant se brouiller avec personne, mais elle avait prévenu aussi Mir qu'elle devait supposer être mon amant. En formulant cette dernière hypothèse elle

ne se trompait du reste que de quelques heures.

Mais pendant que Mir m'emportait sur la route de Pondichéry il n'était certes pas question de tout cela. Il n'était question que de la soif qui nous dévorait tous deux, même tous trois, car les quarante-neuf milles franchis dans la nuit avaient épuisé le cheval sur lequel Mir me pressait avec plus de timidité que de désir.

La nuit s'achevait et un blanchissement léger se répandait sur la campagne, dessinait des bouquets de palmiers, des hauteurs pelées, l'alignement monotone des rizières. Mir se rappela qu'après Gondelour il avait passé sur un pont et qu'il avait eu la sensation que ce pont était jeté sur une rivière et non sur un torrent desséché comme cela arrive si souvent.

Nous franchîmes une assez grande distance avec l'espérance de ce pont. Une main de Mir me maintenait sur la selle en me serrant les hanches qui étaient la partie de mon corps que ne recouvrait aucun vêtement.

Nous atteignîmes enfin la rivière promise, nous mîmes pied à terre, nous bûmes à plusieurs reprises et fîmes boire le cheval et quand notre soif fut étanchée nous prîmes prétexte de l'eau que nous avions répandue, lui, dans son col, moi entre mes seins, pour rire longtemps ensemble à cause de la joie que nous éprouvions secrètement l'un et l'autre de nous trouver réunis dans un paysage solitaire, baignés par la délicieuse fraîcheur du matin.

Le danger de nature horrible que j'avais couru, la difficulté de rentrer sans scandale

à Pondichéry s'effacèrent en même temps de mon esprit pour faire place à un plaisir puéril, presque sportif, à celui que l'on éprouve quand on part de bonne heure pour une excursion et dont les éléments inconscients sont la richesse de sa propre santé et une odeur de terre humide.

Nous nous mîmes à marcher le long de la rivière ; une grande insouciance était en nous. Nous convînmes que ce qu'il y avait de plus sage était de ne pas me montrer durant le jour dans mon costume de bayadère qui n'aurait pas manqué de piquer la curiosité de ceux qui m'auraient vue. Le mieux était de chercher un abri pour la journée et de ne rentrer qu'à la nuit. En rentrant tard nous avions toutes les chances de ne rencontrer personne. Nous adoptâmes immédiatement ce projet qui avait l'avan-

tage de nous permettre de demeurer ensemble un temps assez long.

La journée était terminée et les mauvais présages de la veille n'exerçaient plus leur action. J'étais certaine que, si j'avais cherché dans le ciel, j'aurais vu des oiseaux blancs voler de droite à gauche, qu'il m'aurait été impossible de découvrir la moindre araignée dans les hautes herbes, et que si je m'étais penchée vers les cailloux de la rivière, j'aurais vu aussitôt une minuscule pierre rose taillée en forme de cœur par des dieux désireux de prévenir d'un signe une créature favorisée que l'amour est proche pour elle.

Mais je n'avais pas le loisir de regarder le ciel, les herbes et les cailloux, j'étais trop occupée par le silence qui venait de s'abattre tout à coup sur Mir et moi et par les milliers

de paroles avec lesquelles nous communiquions silencieusement.

Enfin une cabane s'offrit à nos yeux. Elle était sans porte et composée de planches mal jointes. Elle devait servir d'abri aux paysans, lorsqu'ils venaient travailler dans la rizière qui était proche. Nous décidâmes de nous reposer un peu là, nous verrions ensuite.

Mir attacha son cheval à côté et examina avec soin le sol recouvert d'herbes de la cabane, pour en chasser les serpents s'il y en avait eu.

Nous nous étendîmes côte à côte. La timidité de Mir le poussa à laisser entre lui et moi un espace assez large. Mais la fraîcheur du matin qu'augmentait encore la proximité de l'eau nous avait saisis depuis notre descente de cheval. J'eus un frisson et

je mis d'instinct mes deux bras sur ma poitrine avec ce mouvement que l'on donne à ses épaules pour les rétrécir, lorsqu'on a froid. Je crois, pour être sincère, que j'exagérai volontairement ma sensation de froid. Mir frissonna de son côté et peut-être aussi avec exagération.

Je ne sais quel est celui qui fit le premier geste de rapprochement. Je crois bien pourtant que c'est moi et je le légitimai aussitôt en grelottant à nouveau. Mais le soleil montait avec rapidité, il chauffa très vite les planches de la cabane et, si nous avions eu besoin d'un prétexte pour être l'un contre l'autre, celui du froid n'était plus valable. Mais nous n'avions plus besoin de prétexte.

Tard, dans la nuit, une bayadère qu'un jeune homme serrait étroitement sur la selle de son cheval passa dans les rues muettes

de Pondichéry. Elle était très lasse, elle dormait à moitié, mais elle souriait de son étrange aventure, surtout en songeant que la plus merveilleuse ivresse de sa vie, elle ne la devait ni à l'opium ni au haschich, mais à une journée passée à jeun, dans une misérable cabane de planches, sur la terre nue.

TABLE

	Pages.
Les mauvais présages.	7
La bayadère Cammatatchi.	29
La pagode de Chillambaram..	45
La fumerie.	63
La danse magique.	85
Le cavalier de pierre.	99
Le retour à Pondichéry.	121

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX MAI MIL NEUF CENT TRENTE SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DURAND
⚜ A CHARTRES ⚜

LES NUITS DE HASCHICH ET D'OPIUM

3 1303 00151 8530

DEMCO

HECKMAN
BINDERY INC.
MAY 98
Bound-To-Please® N. MANCHESTER, INDIANA 46962